

lotions d'eau miraculeuse et de prières ardentes. La plaie, en effet, commençait à sécher et à pâlir. Ce qui fait dire au docteur Chassaigne, un sceptique converti cependant et qui attend, lui aussi, des faveurs de Notre-Dame de Lourdes :

“ . . . aujourd’hui nos savants médecins soupçonnent beaucoup de ces plaies d’être d’origine nerveuse. Oui, l’on découvre qu’il y aurait là simplement une mauvaise nutrition de la peau. Ces questions de la nutrition sont encore si mal étudiées ! . . . Et l’on arrive à prouver que la foi qui guérit peut parfaitement guérir les plaies, certains faux lupus entre autres. Alors, je vous demande ce qu’il obtiendrait, ce monsieur, (un journaliste incrédule) avec sa fameuse salle des plaies apparentes ! Un peu plus de confusion et de passion dans l’éternelle querelle . . . Non, non ! la science est vaine, c’est la mer de l’incertitude.”

Zola est très prudent. Il n’affirme rien, parce qu’il sait que la science ne peut encore affirmer qu’un lupus est d’origine nerveuse. Cependant, pour qui sait découvrir une pensée sous des termes non précis mais suggestifs, il y a dans ces quelques lignes toute une thèse capable de faire songer les biologistes scrupuleux.

Cette thèse est développée davantage dans le cas de l’héroïne du livre.

Marie de Guersaint est condamnée à l’immobilité par une paralysie des membres locomoteurs, et à une perpétuelle enfance par l’anéantissement de son sexe ; cela à la suite d’une chute de cheval dont elle a été victime à l’époque de la puberté. Marie de Guersaint avait été vainement transportée dans toutes les villes d’eaux. L’insuccès l’avait toujours accompagnée. Très pieuse, elle fut frappée des récits miraculeux qui courrent le monde sous forme d’opuscules indulgenciés et bénits, et elle résolut d’aller à Lourdes, certaine, disait-elle, d’en revenir guérie. Tous les médecins l’avaient abandonnée :

“ . . . les uns croyaient à la rupture des ligaments large, les autres à la présence d’une tumeur, d’autres à une paralysie venant de la moelle ; et, comme elle refusait tout examen, dans une révolte de vierge, qu’ils n’osaient même pas questionner, il s’en tenaient chacun à son explication, déclarant qu’elle ne pouvait guérir. D’ailleurs, elle ne comptait que sur l’aide de Dieu, devenue d’une dévotion étroite depuis qu’elle souffrait. Son grand chagrin était de ne plus aller à l’église, et elle lisait la messe tous les matins. Ses jambes inertes semblaient mortes, elle tombait à une faiblesse telle, que, certains jours, sa sœur devait la faire manger.”

C’est dans cette état qu’elle voulut aller à Lourdes. On manda deux des médecins qui avaient autrefois soigné la malade. Malgré la différence de leurs diagnostics, ils finirent “ par tomber d’accord sur cette paralysie, avec des accidents, peut-être, du côté des ligaments : tous les symptômes y étaient, le cas leur

semblait si évident, qu’ils n’avaient point hésité à signer des certificats presque conformes, d’une affirmation décisive. D’ailleurs, ils croyaient le voyage possible quoique très douloureux. Cela devait déterminer Pierre, car il trouvait ces messieurs très prudents, très soucieux de la vérité. Il ne lui restait qu’un souvenir trouble du troisième médecin, Beauclair, un petit cousin à lui, une jeune homme d’une vive intelligence, encore peu connu et qu’on disait bizarre. Celui-ci, après avoir longuement considéré Marie, s’était inquiété de ses ascendans, l’air intéressé par ce qu’on lui contait de M. de Guersaint, cet architecte matiné d’inventeur, à l’esprit faible et exubérant ; puis, il avait voulu mesurer le champ visuel de la malade, il s’était assuré, en la palpant, discrètement, que la douleur avait fini par se localiser à l’ovaire gauche, et que, lorsqu’on appuyait là, cette douleur semblait remonter vers la gorge, en une masse lourde qui l’étouffait. Il paraissait ne tenir aucun compte de la paralysie des jambes. Et, dès lors, sur une question directe, il s’était écrié qu’il fallait la mener à Lourdes, qu’elle y serait sûrement guérie, si elle était certaine de l’être. Il parlait de Lourdes sérieusement : la foi suffisait, deux de ses clientes, très pieuses, envoyées par lui l’année d’aujourd’hui, étaient revenues éclatantes de santé. Même il annonçait comment se produirait le miracle, en coup de foudre, dans un réveil, une exaltation de tout l’être, tandis que le mal, ce mauvais poids diabolique qui étouffait la jeune fille, remonterait une dernière fois et s’échapperait comme s’il lui sortait par la bouche. Mais il refusa absolument de signer un certificat. Il ne s’était pas entendu avec ses deux confrères qui le traitaient d’un air froid, eu jeune esprit aventureux ; et Pierre, confusément, avait gardé des phrases de la discussion, recommandée devant lui, des lambeaux de la consultation donnée par Beauclair : une luxation de l’organe, avec de légères déchirures des ligaments, à la suite de la chute de cheval, puis une lente réparation, un rétablissement des choses en leur place, auquel avaient succédé des accidents nerveux consécutifs, de sorte que la malade n’aurait plus été que sous l’obsession de la peur première, l’attention, localisée sur le point lésé, immobilisée dans la douleur croissante, incapable d’acquérir des notions nouvelles, si ce n’était sous le coup de fouet d’une violente émotion. Du reste, il admettait aussi des accidents de la nutrition, encore mal étudiés, dont il n’osait lui-même dire la marche et l’importance. Seulement, cette idée que Marie rêvait son mal, que les affreuses souffrances qui la torturaient venaient d’une lésion guérie depuis longtemps, avait paru si paradoxale à Pierre, lorsqu’il la regardait agonisante et les jambes déjà mortes, qu’il ne s’y était pas arrêté, heureux simplement de voir que les trois médecins étaient d’accord pour autoriser le voyage de Lourdes.”

J’ai cité ce passage en entier, parce qu’il révèle qu’un médecin sceptique recommande Lourdes comme un bon moyen thérapeutique, qu’il croit à la guérison et que même il en prédit les phases.

Toute la tendance, tout l’esprit du livre de Zola est résumé dans ce passage.